

# MÉTHODOLOGIE ET MÉTHODES

---

*Archaeologia Polona* IX, 1966

PL ISSN 0066-5924

STANISŁAW TABACZYŃSKI

## STRUCTURES ÉCONOMIQUES DES SOCIÉTÉS BARBARES EN EUROPE CENTRALE (LE NÉOLITHIQUE, L'ÂGE DU BRONZE, L'ÂGE DU FER ANCIEN)

### ASPECTS PRÉLIMINAIRES

La période barbare dans l'histoire de l'Europe ne fut jamais l'objet d'études systématiques d'historiens de l'économie ni d'économistes professionnels<sup>1</sup>. Jusqu'ici la théorie économique de la société primitive n'a pas été élaborée de façon systématique bien qu'il soit évident que les théories économiques du capitalisme ou bien la théorie du système féodal, étudiée et discutée à présent, sont inadéquates vu l'objet de nos recherches. Il devient donc urgent de créer des bases scientifiques de l'économie des plus anciennes périodes avant l'ère statistique<sup>2</sup>. Car on ne saurait éviter les problèmes économiques venant s'imposer dans l'étude de n'importe quelle période; leur examen adéquat ne peut se borner seulement au recours à un modèle général de ladite formation socio-économique, mais exige toujours une pleine considération du système des relations concrètes de causes et effets.

Le vif intérêt que présentait la problématique socio-économique dans l'archéologie contribua à un développement considérable des recherches qui, sur ce plan, ont donné plusieurs réalisations dignes d'attention. Il semble pourtant que cet acquis n'est qu'une phase préliminaire des recherches et que nous aurons encore plusieurs obstacles à vaincre.

La valeur des observations archéologiques s'exprime en premier lieu par le fait qu'elles permettent — à la différence des données ethnographiques — d'examiner les processus économiques dans une perspective chronologique large et nettement dessinée. Cela permet aux archéologues d'étudier les courants du développement, les processus économiques et sociaux de longue durée<sup>3</sup>. La dynamique de longue haleine caractérisant ces processus est due aux longues séries de phénomènes homogènes. Ce sont des faits que se produisent et se répètent en masse.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne l'étude des faits ayant le caractère d'événements. Pour la plupart, l'archéologue ne peut se servir d'une courte période. A la différence des longues séries de phénomènes qui se répètent, la dynamique des changements de courte haleine n'est pas toujours enregistrée par les sources dont nous disposons. Mais ce n'est pas là la seule chose qui limite les possibilités des recherches de l'archéologue.

Nombre d'aspects du processus économique trouvent leur reflet, assez varié quoique pas toujours direct, dans presque toutes les catégories de trouvailles. Grâce à cela il est possible — si l'on remplit des conditions heuristiques déterminées — de faire une caractéristique, assez ample mais pourtant générale seulement et macroscopique, des bases économiques du développement des sociétés barbares selon l'aspect qualitatif. Il est par contre beaucoup plus difficile de définir l'étendue et le rapport quantitatif des différentes branches de production. Rappelons à cette occasion que c'est là aussi un des défauts des sources médiévales écrites qui ne fournissent pas, en règle générale, de données pouvant servir à une analyse quantitative de n'importe quel phénomène économique<sup>4</sup>.

Cette difficulté ne résulte nullement de l'insuffisance des recherches seulement. Il faut chercher les raisons de cet état des choses dans les processus mêmes dont naissent les sources et dans les facteurs déformant l'image obtenue au cours des recherches. C'est pourquoi la définition du degré de la véridicité quantitative des sources demeurera en archéologie — ainsi qu'il nous semble — une des questions qui éveillent le plus de controverses. Il suffit de citer, à titre d'exemple, le village fortifié lusacien à Biskupin où, grâce aux travaux de fouilles poursuivis à une échelle rarement rencontrée, on a obtenu un ensemble extrêmement riche de sources archéologiques ce qui a permis de faire une caractéristique assez détaillée de l'économie des habitants du village: de l'agriculture, de l'élevage, de l'industrie domestique et de l'artisanat. Malgré cela cependant, la question de l'analyse quantitative de la structure économique de cet habitat demeure toujours ouverte. Un pareil problème surgit lorsqu'on interprète les données obtenues à partir des sites protomédiévaux. Il est alors énormément difficile, dans bien des cas, d'établir sans restrictions, en s'appuyant uniquement sur les sources archéologiques, le caractère économique de l'habitat en question<sup>5</sup>.

Nous nous proposons dans l'article présent, comme suite des travaux déjà accomplis ou entrepris, d'envisager les documents archéologiques du Néolithique, de l'âge du bronze et de l'âge ancien du fer, avant tout comme source de l'histoire économique. Ces documents représentant à nos yeux non seulement des reliquats matériels de certaines forma-

ions culturelles et ethniques, mais aussi des vestiges de structures économiques qui leur correspondent.

En premier lieu nous entendons examiner les éléments fondamentaux de la structure économique ainsi que les groupes de sources archéologiques qui leur correspondent. A ces éléments appartiennent: la dynamique de longue durée des processus de production, les principes de la division sociale des produits parmi les membres ou les groupes particuliers de la société et enfin les formes les plus typiques et les plus générales de l'échange.

#### LA PROBLÉMATIQUE DU DÉVELOPPEMENT ET DU VOLUME DE LA PRODUCTION

Dans le groupe des questions concernant l'activité productive des sociétés barbares vient se placer en tête la question de l'importance du surplus économique avec lequel nous pouvons compter depuis le passage à l'agriculture rudimentaire et à l'élevage. L'économie par trop extensive de la période néolithique ne garantissait pas d'apports réguliers de produits au-dessus des besoins indispensables. Cependant l'existence de certains surplus semble être attestée aussi bien par la division du travail — qui commence à se dessiner — en occupations agricoles et à l'élevage (ces dernières constituant, comme on le croit, l'occupation principale de certains groupes de la civilisation des gobelets en entonnoir), que par la spécialisation sur le plan des occupations liées à l'exploitation des mines et au façonnage du silex<sup>6</sup>. L'existence des surplus est prouvée également par le fait que les produits de silex, exécutés d'une manière première extraite loin de l'endroit où on les trouve, sont dispersés sur un vaste espace.

Afin de définir l'accroissement ultérieur de la production durant les périodes suivantes, il nous faut puiser aux données indirectes, puisque la périodisation du développement de l'agriculture et de l'élevage exige encore nombreuses précisions et compléments. Les données insuffisantes dont nous disposons ne permettent pas de définir de façon exacte la chronologie du passage aux techniques agricoles à plus grand rendement qui, à cette époque dépendaient en premier lieu de l'emploi de la traction animale. Passant outre la thèse extrême de E. Werth, qui aperçoit dans le commencement du Néolithique déjà l'emploi de l'araire primitif<sup>7</sup>, l'introduction des nouvelles techniques agricoles dans la zone européenne à climat modéré commença, selon l'opinion de nombreux chercheurs à la fin du Néolithique au plus tôt. De cette période précisément proviennent les premières indications concernant l'emploi de l'attelage, p.ex. la trouvaille des petits boeufs en cuivre accouplés sous

le même joug, de Bytyń, district Szamotuły, ou de la figurine en argile de Kieżnica Jara, district Lublin. En ce qui concerne les plus anciennes trouvailles d'araire, elles sont datées de l'ancien âge du bronze seulement, cet âge devant être considéré, à la lumière des données possédées jusq'ici, comme un certain *terminus a quo* de la diffusion de l'araire dans cette partie de l'Europe.

L'introduction de l'araire n'élimina pas l'emploi de l'herminette et d'outils semblables mais limita seulement son extension. La preuve en est fournie non seulement par les données ethnologiques contemporaines, p.ex. du territoire du Caucase, mais aussi par certaines gravures rupestres de l'âge du bronze, comme les scènes narratives de Valcamonica représentant des personnages qui suivent l'araire et bêchent la terre à l'aide d'herminettes<sup>8</sup>. Apparemment cela pourrait être une indication permettant de modifier l'interprétation selon laquelle la prépondérance des différents genres d'herminettes à Biskupin de la période lusacienne, témoignerait d'une apparition récente et d'un usage limité de l'araire qui n'a pas encore remplacé la technique primitive. En s'appuyant sur cette indication on pourrait admettre également que les trouvailles de Biskupin témoignent plutôt d'une technique agricole déterminée d'ancienne date, où l'emploi de l'herminette complète le travail de l'instrument principal, soit de l'araire mû par des bêtes de trait. Ceci permet d'obtenir de meilleurs résultats. Ces modes d'emploi de l'araire primitif et des différentes sortes d'herminettes étaient liés à un certain type de culture qu'on pourrait définir comme horticulture intensive. Cette culture englobait surtout les légumineuses et les tubercules et en second lieu seulement les céréales herbacées exigeant de plus vastes espaces et de meilleurs soins.

Cet aspect devient toutefois compliqué du fait de l'apparition à Biskupin, à côté de l'araire à attelage, de l'araire à bras également. L'apparition à la même époque de ces deux types semble être un argument sérieux à l'appui de la thèse selon laquelle l'emploi de la traction animale aurait eu durant la période hallstattienne une extension encore limitée<sup>9</sup>. Cela prouverait que le processus de généralisation de l'attelage ne fut pas encore terminé.

Contrairement aux opinions énoncées, rien ne semble indiquer que l'élevage à l'époque du bronze aurait eu une importance dominante. En ce temps là l'habitat est lié en règle générale aux sols fertiles et faciles à cultiver et l'inventaire des trouvailles indique un développement plutôt uniforme de ces deux branches d'économie étroitement liées l'une à l'autre et se complétant mutuellement.

Comme nous l'avons mentionné, il arrive à l'âge ancien de la pierre déjà, que sur certains territoires certains types d'occupations spéciales,

liées à l'extraction et à la taille du silex viennent se distinguer de l'économie agricole et de l'élevage. L'intensité accrue de ce processus est liée à la formation et à l'expansion de la civilisation de l'âge du bronze qui reposait sur l'exploitation des gisements du cuivre et d'étain, sur le développement de la métallurgie et d'un commerce étendu atteignant presque toutes les régions de l'Europe d'alors. Aussi bien l'exploitation que la distribution et la transformation de la nouvelle matière première, effectuées à une échelle jamais rencontrée, exigeaient l'introduction de nouvelles formes de coopération, inconnues jusqu'alors et aussi une différenciation et un partage des rôles.

L'importance du bronze dans le développement des techniques à cette époque peut être mesurée avant tout par sa participation dans la production des instruments de travail. En cette matière, une prise de position adéquate devient surtout difficile à cause du caractère des trouvailles qu'on prend comme base d'évaluation. Les objets de bronze qui nous sont connus proviennent le plus souvent des trésors et des tombes. C'est en s'appuyant sur une analyse de ces trouvailles précisément qu'on s'énonçait sur l'importance du bronze. Or, les deux genres de trouvailles contiennent des objets sélectionnés et évidemment n'autorisent pas à faire une évaluation générale du rôle économique des produits de bronze. On en trouve la preuve dans la liste nommée ci-dessous de trouvailles — suffisamment représentatives comme il semble — provenant du territoire de la Grande-Pologne<sup>10</sup>.

Dans les trésors des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> périodes de l'âge du bronze les parures constituent plus de 70% des objets. Les outils — seulement vers les 20%; les armes — 4% environ. Tout à fait différentes sont les proportions dans le groupe des trouvailles dites isolées. Dans cette catégorie les parures ne font qu'un peu au-dessus de 17% alors que les outils constituent plus de 60% et les armes 21% du nombre total des trouvailles.

Les trésors de bronze se composaient d'objets sélectionnés. Ils constituent un «choix positif» — si l'on emploie la terminologie de H. J. Eggers — de l'ensemble d'objets disponibles. Ce sont en premier lieu des produits qui n'étaient pas employés directement dans la production, donc surtout des parures.

Les trouvailles isolées par contre, le plus souvent des objets perdus qui n'avaient pas été sélectionnés, ne représentent pas de choix ayant un tel ou autre but. Pour cette raison ces derniers précisément, et non pas les trésors, peuvent servir de base pour des conclusions quant à l'extension des fonctions sociales propres aux produits de bronze.

Cette question exige encore d'être étudiée à fond et il est trop tôt pour formuler des conclusions définitives. Il semble pourtant que la pro-

duction des instruments de travail en bronze avait été beaucoup plus importante que ne le font croire les observations de certains groupes de trouvailles et que jusqu'à la période hallstattienne inclusivement, le bronze constituait le principal fondement de la civilisation matérielle d'alors. C'est dans la dernière phase de la période hallstattienne seulement que la production des instruments de bronze perd son importance dominante au profit de la métallurgie basée sur le minerai de fer.

On note au cours de cette période des changements très poussés dans l'organisation de la production. Au lieu d'importer à grands frais des produits étrangers et la matière première pour les fonderies locales de bronze, on commence à exploiter les gisements locaux du minerai de fer. L'échange n'est plus le facteur qui influe directement sur le volume de la production métallurgique et lui donne un caractère spécifique. Paraissent alors la sidérurgie et les travaux de forge — spécialités d'une importance fondamentale pour tout le progrès ultérieur. Ces changements donnent naissance à une nouvelle étape dans le processus de la différenciation professionnelle et sociale de la population.

#### LA PROBLÉMATIQUE DE LA DISTRIBUTION SOCIALE DES PRODUITS

Le suivant groupe de questions que nous entendons présenter en substance dans ce rapport, concerne les lois de la répartition sociale, de l'appropriation et de l'utilisation des excédents économiques. Nécessairement nous devons nous borner seulement à certains aspects de ce problème.

Dès le commencement la question se pose dans quelle mesure ce côté par excellence social de l'activité économique de l'homme est-il accessible à l'observation archéologique.

En soulevant cette question, l'archéologue se heurte à nombre de difficultés. Avant tout, l'importance et parfois — dans les périodes plus anciennes — l'existence même du surplus économique sont possibles à établir seulement à l'échelle macroscopique et seulement dans l'aspect qualitatif. Du moment toutefois où le surplus, obtenu d'une façon relativement régulière, dépasse un certain seuil du développement et devient l'embryon d'un système qui, avec le temps, conduira jusqu'à l'économie marchande, sa présence se manifeste assez distinctement: ce qui était obtenu au-dessus des besoins indispensables devenait l'objet soit d'accumulation soit d'échange. Nous pouvons examiner dans le matériel qui nous est accessible certains aspects de ces deux genres d'activité. Remettant pour plus tard la présentation du développement de l'échange, nous allons nous concentrer quelques instants sur la première question.

On sait que l'accumulation de l'excédent économique revêt peu à peu deux formes différentes au point de vue qualitatif<sup>11</sup>, dont chacune trouve son reflet spécifique dans les sources qui sont à notre disposition.

La première représente l'étape inférieure du développement et consiste dans un simple rassemblement des produits utilitaires. La manière de rassembler est déterminée directement par le genre des produits: on rassemble la nourriture dans des lieux appropriés (il s'agit là non pas de la conservation des aliments pour les besoins de consommation mais de leur rassemblement en quantités dépassant la demande directe); le rassemblement du bétail nécessite des opérations économiques appropriées et aussi des moyens de prévention contre le vol (ce qui probablement était une des fonctions des habitats fortifiés aux âges des métaux); le fondeur ou le forgeron rassemble les produits de son propre travail. C'est donc un rassemblement de produits soit comme valeurs utilitaires, soit comme objets d'échange.

La deuxième forme du rassemblement, d'un degré supérieur de développement, comprend non pas les biens directement nécessaires mais seulement ceux qui constituent pour le groupe en question une valeur durable et admise au point de vue social. Ce ne sont plus la valeur utilitaire et l'intention de faire un échange qui jouent un rôle décisif. Ce qu'on rassemble est le plus souvent un résultat de l'échange — c'est d'habitude une marchandise importée ou obtenue à la suite d'un échange à l'intérieur du pays. Ces activités ont pour but d'accumuler, autant que possible, des valeurs matérialisées dans un produit le plus recherché au point de vue social et servant d'équivalent général.

Nous pouvons observer le développement de cette forme de rassemblement sur l'exemple des trouvailles d'Europe centrale, provenant de l'âge du bronze. Ici, la diffusion des produits de bronze était suivie d'un processus caractéristique de regroupement et de concentration quantitative des objets dans les trouvailles. Outre les trouvailles peu nombreuses sur le territoire des habitats et des nécropoles faiblement pourvues de bronze, nous rencontrons un nombre, croissant progressivement depuis la troisième période de l'âge du bronze, de dépôts contenant des quantités de bronze assez remarquables. A cette concentration quantitative correspondent les différences dans la composition qualitative des trouvailles de bronze: sur le terrain des habitats nous rencontrons en règle générale des outils en bronze, qui d'ailleurs paraissent très souvent ensemble avec les outils en pierre; dans les dépôts par contre, une énorme prépondérance ont les objets de luxe, surtout les parures.

Il semble que cette situation est un reflet des conditions sociales de la diffusion et du développement de la civilisation de l'âge du bronze en

Europe centrale. Les produits de bronze n'étaient pas distribués de façon régulière parmi toute la population. Dans certains de ces groupes, le bronze non seulement couvrait entièrement la demande en objets utilitaires, mais était destiné en grande quantité à la fabrication d'objets de luxe, tandis que les surplus faisaient l'objet de thésaurisation toujours croissante. Pour le reste de la population, ce métal demeurerait difficilement accessible et, sans nul doute, ne répondait pas entièrement à la demande de plus en plus grande, même en ce qui concerne les objets utilitaires.

La position des groupes privilégiés s'affermait encore davantage à la phase finale de l'âge du bronze, notamment durant la période hallstattienne. De ces changements témoigne, entre autres, l'apparition sur le territoire de la civilisation lusacienne de tombes ayant un inventaire exceptionnellement riche.

Durant l'âge ancien du fer des transformations caractéristiques se produisent également dans les formes qui représentent la valeur. A l'époque de l'introduction du fer, celui-ci paraît quelque temps simultanément avec les produits de bronze faisant part des trésors. Bien vite toutefois ce métal devient une matière première ordinaire, facile à acquérir; le fait de le posséder cesse d'être un attribut du groupe peu nombreux des privilégiés. Ces facteurs probablement ont déterminé la fonction presque exclusivement utilitaire du nouveau métal, car le fer ne devint jamais un objet de thésaurisation générale. En Europe centrale le *hiatus* dans l'apparition des dépôts témoigne d'une brèche qui survint à cette époque dans la ligne du développement des formes de la valeur.

Selon l'avis de certains chercheurs, le processus du déclin de la communauté primitive fut freiné à la suite d'événements politiques parmi lesquels on cite en particulier les incursions scythiques dévastatrices, l'expansion de la population appartenant à la civilisation poméranienne ainsi que les mouvements des peuples du monde celtique. Il ne semble pas que cette interprétation puisse être soutenue. Avant toutefois de présenter notre point de vue opposé, nous désirons nous arrêter brièvement sur certains aspects du développement de l'échange.

#### L'ÉCHANGE DES PRODUITS COMME FORME PARTICULIÈRE DE DISTRIBUTION

L'échange attirait l'attention des chercheurs peut-être plus que les autres activités des sociétés primitives. Les travaux des archéologues et des ethnologues ont fourni un si grand nombre de matériaux qu'on a même entrepris des essais visant à créer une typologie générale des formes particulières du développement de l'échange primitif. Ces essais cependant

n'expliquent que dans une certaine mesure le grand nombre des faits constatés empiriquement et concernant directement des sociétés déterminées. La dernière discussion entre H. Bechtel et M. Jahn<sup>12</sup> a démontré combien de problèmes restent encore à élucider sous différents angles.

Selon le concept économique, l'échange est une forme spéciale de la répartition des produits et c'est dans cette fonction précisément que nous entendons l'examiner de plus près.

Le surplus économique permanent crée des possibilités d'échanger les produits. Il est une condition nécessaire de l'échange. Cependant, il ne suffit pas, à lui seul, pour qu'un échange régulier puisse se développer dans le cadre de la communauté. La présence des formes concrétisées de l'échange prouve que ladite communauté est entrée en contact économique avec d'autres communautés, que dans son cadre il est possible de concentrer les surplus et aussi de les diriger périodiquement vers l'extérieur et enfin, que dans la communauté en question une demande permanente s'est créée pour des genres déterminés d'équivalents.

Au début, la forme de l'échange dépend des contacts sociaux saisonniers entre les communautés qui soit ont adopté un type d'économie différent (p.ex. l'élevage, la culture, la chasse), soit disposent de matières premières inconnues ailleurs (p.ex. de gisements de silex de haute qualité ou, plus tard, de cuivre et d'étain) ou enfin servent d'intermédiaire dans l'échange des produits provenant de territoires plus distants (on peut citer la diffusion, qui sans nul doute se faisait en étapes, du cuivre et de l'étain extraits dans des mines lointaines).

La division sociale du travail se faisait d'abord entre les communautés et non pas dans leur cadre. L'agriculture, l'élevage et les occupations pastorales étaient primitivement les types majeurs d'économie différenciant les communautés. Il s'ensuivait que les principaux stimulants de l'échange prenaient naissance là où ces communautés entraient en contact les unes avec les autres. Ce n'est que plus tard, de pair avec la division croissante du travail à l'intérieur de la communauté, que paraissent les embryons du nouveau courant de l'échange individuel effectué dans les limites des petites régions économiques. Nous sommes enclins à attribuer, en accord avec l'opinion d'autres chercheurs, une importance fondamentale à la différenciation de ces deux courants du développement de l'échange. Car cette différenciation permet de mieux définir les tendances du développement des suivantes étapes de croissance des éléments de l'économie marchandise-monnaie et de mettre en lumière leurs liens génétiques avec les conditions d'échange dans le passé lointain. Elle sert également de base pour la définition des principales césures du développement.

. Durant le Néolithique et au commencement de l'âge du bronze nous

avons affaire, comme il semble, avec des témoignages typiques de contacts entre les groupes de population s'adonnant à diverses occupations économiques. Même si on passe outre les interprétations, mises en doute dernièrement, des trouvailles néolithiques de Ćmielów, le reste de matériaux de sources prouve à lui seul, que l'échange s'effectuait seulement entre les communautés et non pas à l'intérieur de ces dernières. Ce système change au fur et à mesure que se généralise l'emploi du bronze dont l'acquéreur n'était plus, comme précédemment, une communauté homogène au point de vue social, mais des sociétés de plus en plus différenciées intérieurement. Dans le cadre de ces sociétés s'effectuaient des échanges ultérieurs dans lesquels participaient pour la plupart deux groupes de population.

Le premier groupe jouissait de la part majeure de l'excédent économique dont l'accroissement se produisit grâce au développement de l'élevage des animaux domestiques. C'est alors que «se créent des biens meubles très considérables qui, en plus, se laissent facilement transporter de place en place, diviser en parts ou échanger contre d'autres objets»<sup>13</sup>. Il résulte de cet échange que le nombre d'objets de bronze dans les trouvailles va de pair avec leur regroupement suivant les principes de la distribution sociale en vigueur à cette époque.

Le deuxième groupe qui participe aux échanges à l'intérieur de la communauté se compose de fondeurs et de forgerons. Le caractère spécial de leur travail supposait l'existence de certaines formes d'échange interne des produits. Il serait toutefois difficile de définir exactement son extension, surtout à l'âge du bronze, quoiqu'il existe des tendances à attribuer à ces jeunes formes de spécialisation artisanale un rôle plus indépendant. Discutable est également le problème de la fonction des fondeurs dans les échanges à longue distance. La thèse de G. V. Childe sur l'existence à l'âge du bronze d'une classe particulière de marchands et d'artisans ambulants, s'appuie sur une interprétation erronée — comme il semble — du caractère des trésors de bronze<sup>14</sup>. Il ne faut pas oublier toutefois que cette période marque l'apogée du développement de l'échange à l'époque barbare. Cet échange, qui s'étend sur toute l'Europe centrale, a une importance fondamentale pour le développement de la production et pour l'uniformisation culturelle de ces régions.

Les changements ultérieurs qui ont lieu durant la période de la Tène sont dus à l'accroissement des forces productrices. On note ici un tournant dans l'exploitation du minerai de fer local dont l'extraction accrue remplace l'importation peu commode de cette matière première des centres distants. L'échange à longue distance cesse d'être un facteur intégrant dans les vastes espaces de l'Europe. La zone, sur laquelle s'étendait autrefois la distribution du bronze, se divise en plusieurs régions plus

petites qui s'approvisionnent en matières premières des ressources locales. Le rôle des nouvelles spécialisations liées à l'extraction et au traitement du fer s'exprime entre autres par la formation de toutes petites régions d'échange intérieur. Ce dernier s'appuie maintenant sur des bases plus durables et son développement ininterrompu se laisse observer loin dans le Moyen Age. Il semble qu'en effet — conformément à la thèse de H. Bechtel — nous avons affaire ici avec une césure distincte ouvrant une nouvelle étape du développement de l'échange.

#### LES STRUCTURES ET LES PROCESSUS ÉCONOMIQUES DANS LA PROBLÉMATIQUE DES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

Après une courte revue des principaux éléments des structures économiques, nous pouvons en étudier les liens de dépendances réciproques. La concordance d'opinions, assez considérable en ce qui concerne la compréhension du terme «structure», paraît en économie plus distinctement que dans les autres disciplines. La notion de «structure» embrasse l'ensemble des rapports de production constituant chaque fois un tout cohérent et intérieurement équilibré, mais soumis à des changements continus<sup>15</sup>. Selon une autre formule, admise assez généralement, la structure économique n'est autre chose que les proportions et les relations caractérisant un ensemble économique localisé dans le temps et dans l'espace<sup>16</sup>.

Il existe dans l'économie contemporaine une tendance à introduire une définition supplémentaire expliquant les différences entre les éléments de la structure et les changements temporaires de la conjoncture. Selon ce concept, la structure embrasse parmi les différents éléments d'un ensemble économique seulement ceux, qui au cours d'une période déterminée, apparaissent comme relativement stables par rapport aux autres<sup>17</sup>. La structure c'est ce qui est relativement stable; la conjoncture — ce qui change vite. Parfois on compare la structure à des organes durables et la conjoncture aux fonctions variables de l'économie<sup>18</sup>. Ainsi donc, dans l'examen des structures, les processus d'adaptation de courte haleine de l'économie, p.ex. à cause d'une menace temporaire de l'extérieur, de conditions climatiques défavorables dans ladite année etc., joueront un rôle plutôt secondaire, ce qui nous intéresse tout particulièrement vu les possibilités de nos recherches.

La structure économique n'est donc pas un simple «ensemble», mais un «système lié» d'éléments; un changement apporté à un d'entre eux entraîne des changements dans les autres éléments<sup>19</sup>. L'analyse des phénomènes économiques qui nous intéressent devrait tenir compte en plus

de deux autres traits caractéristiques de tels systèmes: premièrement — ils révèlent, comme le démontre O. Lange<sup>20</sup>, des propriétés qui diffèrent de celles caractérisant leurs éléments composants pris séparément et deuxièmement — ils traduisent leur propre régularité d'action qu'on ne peut pas déduire seulement des lois qui gouvernent l'activité de leurs éléments considérés chacun à part. Dans le domaine de l'archéologie, la structure économique c'est un système de relations qui se caractérise par sa cohérence interne et par sa permanence dans le temps; ces traits se font observer dans les sources informant sur l'activité productrice et sur les principes de la distribution sociale et de l'échange des produits.

Dans des courtes périodes de temps, un tel système peut être considéré comme relativement stable puisque les tensions croissantes à l'intérieur sont déchargées sans que son équilibre soit plus fortement troublé. Avec le temps toutefois les contradictions, peu importantes en apparence, amorcent un processus de changements irrévocables qui, tout en s'accumulant, mènent à un ébranlement de l'équilibre du système et, par la suite, à son déclin.

Quel est le rapport de la formation, du développement et du déclin des structures économiques avec les civilisations distinguées par les archéologues? Entre les deux genres de phénomènes existe sans nul doute une certaine relation de dépendance mutuelle. Elle résulte entre autres de la définition admise de la civilisation archéologique. Les liens de chacun des «groupes de trouvailles distingués par les archéologues et réunis en un certain ensemble» avec tel ou autre système économique sont évidents. Pourtant, nous chercherions en vain dans la bibliographie une réponse à la question quel est le rôle et la place des facteurs économiques dans le processus de la formation et de la disparition d'ensembles culturels. Cet état des choses ne résulte sûrement pas d'un manque d'intérêt, mais est dû tout simplement à un manque sensible de moyens de recherches. Sans trouver une pleine réponse aux questions dont l'étendue dépasse le cadre de ce rapport, nous allons nous borner seulement à une brève présentation de quelques questions litigieuses.

Aux civilisations archéologiques on attribue assez généralement, quoique pas toujours de façon exprimée explicitement, deux traits caractéristiques principaux. On les considère, d'une part, comme propriété différenciant entre eux les tribus ou les peuples, et de l'autre — comme étapes, différentes au point de vue qualitatif, du développement des sociétés humaines déterminées.

Le premier aspect de cette généralisation devint une base pour les interprétations qui, dans presque chaque changement de l'extension territoriale de la civilisation, aperçoivent des mouvements de migrations et dans les civilisations nouvellement paraissantes — des témoignages

de certaines transformations ethniques. La critique de ce type d'interprétation vint en premier lieu de la part des chercheurs ayant recours aux expériences des disciplines qui s'intéressent aux cultures vivantes. Les matériaux empiriques, recueillis par les ethnologues et les sociologues, démontrent que la civilisation se caractérise par une expansibilité spécifique. Celle-ci se traduit par une «capacité d'extension spatiale [...] des éléments objectifs de l'acquis social»<sup>21</sup>, indépendamment des divisions ethniques tout aussi bien. Cette possibilité «d'être transmis» est à présent considérée en archéologie, de plus en plus généralement, comme une des conditions déterminant l'extension et les transformations des éléments culturels. De cette façon on interprète dernièrement p.ex. l'expansion de la civilisation poméranienne vers le sud ainsi que la diffusion de la civilisation néolithique en Pologne.

En pleine concordance avec l'expérience des recherches demeure, par contre, le deuxième aspect de la généralisation déjà mentionnée, qui attribue à la civilisation archéologique une propriété différenciant entre elles les étapes successives du développement des sociétés humaines définies. A chacune d'elles correspondent des civilisations différentes. Nous estimons qu'il serait difficile de citer, comme exemple, une civilisation archéologique qui aurait survécu les changements structuraux de son système économique. Sous ce rapport, des coïncidences frappantes se manifestent entre ces deux phénomènes: les changements économiques ont inévitablement pour suite des transformations du visage culturel de ladite région.

La formation des civilisations néolithiques se caractérise par une rapide diffusion des éléments particuliers de l'acquis social dans le domaine des nouvelles formes d'économie. Celles-ci deviennent une propriété commune des sociétés qui diffèrent quant à leur origine, leur appartenance ethnique et leurs traditions. En même temps toutefois, un des traits caractéristiques les plus frappants, surtout de la deuxième et troisième période du Néolithique polonais, est la longue coexistence de groupes différents, gardant avec tenacité leurs particularités culturelles. Les différentes traditions et les différences ethniques favorisaient, sans nul doute, le maintien des divisions existantes et la création de nouvelles. Il semble toutefois que la raison principale de cet état des choses réside dans l'économie non différenciée intérieurement des communautés néolithiques familiales, cette économie n'ayant pas créé, dès le début, de conditions matérielles pour une diffusion rapide de tous les éléments de l'acquis social. Les éléments particuliers de la civilisation étaient soumis au processus d'objectivation — si l'on emploie la terminologie de Stefan Czarnowski — dans une mesure inégale: les uns, comme les principales réalisations économiques et techniques, progressèrent sur la

voie d'objectivation et devinrent bien vite une propriété commune des différents groupes; d'autres ne surent se retrancher complètement de leurs créateurs directs. Leur capacité d'extension était donc limitée. L'échange non développé ne s'effectuait en règle générale qu'à la limite de la communauté, aux points de contact avec les autres communautés et non à son intérieur. C'était également une des raisons que seuls les éléments culturels les plus mobiles se diffusaient au moyen des transactions d'échange qui étaient rares et de petite envergure.

Ce n'est qu'au fur et à mesure des transformations structurales touchant les bases économiques, que la formation néolithique en Europe centrale, peu cohérente jusqu'ici et de composition mixte, devient sujette à un processus d'une intensive intégration culturelle. L'extraction du cuivre et de l'étain, entreprise à large échelle, de même que la production et la distribution du bronze, créent un type de relations économiques qui se caractérise par des propriétés et des régularités nouvelles. La production des principaux instruments de travail, exécutés d'une matière première importée de centres lointains, était conditionnée par la formation de relations déterminées d'échange qui, outre leurs fonctions strictement économiques, garantissaient à chaque élément culturel la possibilité d'une diffusion spatiale. L'extension sociale de l'échange s'accrut considérablement — l'échange ne s'arrêtait plus, comme jadis, à la limite de la communauté, mais devint une des formes de la répartition sociale des produits à l'intérieur de la communauté également.

Le processus d'intégration culturelle de l'Europe centrale à l'âge du bronze illustre parfaitement bien la thèse sur le caractère «inter-groupe» de la civilisation qui, tout en se diffusant dans ces régions, unit «les groupes qui y habitaient en une communauté d'ordre supérieur»<sup>22</sup>. Pour les territoires qui nous intéressent, ces changements sont exprimés le plus clairement par la formation de la civilisation lusacienne. Des processus analogues se produisent d'ailleurs à la même époque sur d'autres territoires de l'Europe également. Ce ne sont donc pas les migrations ou les événements politiques, mais les facteurs économiques qui jouèrent ici le premier rôle, tant dans la création que dans le maintien de l'homogénéité culturelle des grands territoires dont les limites étaient déterminées par une structure économique uniforme en ces traits principaux et appropriées aux besoins de chacun de ces territoires.

La désintégration de la civilisation lusacienne et, en conséquence, sa disparition correspondent à leur tour, d'une manière spectaculaire, au dépérissement de l'économie basée sur la production et sur la distribution du bronze, ainsi qu'à la formation de plusieurs régions économiques plus petites, fondées sur l'extraction du minerai de fer sur place.

Cette interdépendance des processus économiques ainsi que les transformations des ensembles culturels suggèrent que réellement nous nous trouvons en face d'une régularité, d'une structure régulière des faits. S'il en est ainsi — et une telle interdépendance précisément semble avoir lieu ici — la question des influences éventuelles, surestimées le plus souvent, des facteurs extérieurs sur le déclin de la civilisation lusacienne, par exemple les incursions scythiques (non prouvées jusqu'ici de façon convaincante au moyen de la méthode archéologique) ou bien l'incursion supposée de représentants de la civilisation poméranienne devrait être en tous les cas examinée à fond. Évidemment, nous nous rendons compte de la complexité de ce problème. En outre des facteurs économiques, les transformations culturelles sont conditionnées aussi par nombre d'autres facteurs. Si toutefois on examinait cette question selon les catégories d'une dynamique de longue durée et si on cherchait des sources internes de la création ou du déclin de ladite formation culturelle, on les trouverait avant tout dans les changements du système économique correspondant à cette formation au point de vue structural.

En examinant de ce point de vue le déclin de la civilisation des «champs d'urnes», en particulier de la civilisation lusacienne, nous y voyons le résultat d'une perte de résistance aux perturbations internes et surtout l'effet d'un «vieillissement» et d'une «mort lente» du système qui s'était créé dans d'autres conditions et, une fois déséquilibré, «s'éloigne de cet état de plus en plus et sans fin»<sup>23</sup>.

«Toutes ces propriétés caractéristiques pour les processus biologiques, paraissent également dans divers processus physiques et chimiques et aussi sociologiques et économiques»<sup>24</sup>.

S'il en est ainsi, en cherchant la raison principale du déclin de la civilisation lusacienne dans les facteurs extérieurs seulement — quel que soit le rôle que ceux-ci eussent pu jouer — on n'arrivera pas à découvrir les éléments de la régularité et, par la même, à élucider cette intéressante question.

Le dépérissement de la civilisation lusacienne, tout comme de ses équivalents à l'ouest, était — selon notre avis — un résultat inévitable du changement dans l'ensemble des conditions qui la formèrent et lui garantirent une existence durant plus de neuf siècles de l'histoire de l'Europe barbare.

Au terme de mon rapport je voudrais souligner encore une fois le caractère hypothétique de nombre de formulations qu'il contient. Si nous admettons, que la théorie économique de chaque système a pour tâche de formuler des lois auxquelles obéissent la production et la répartition et de les expliquer en catégories de temps aussi bien de courte que de longue durée<sup>25</sup>, nous constaterons que les sources et les métho-

des de la recherche dont nous disposons aujourd'hui, élucident certains phénomènes en catégories de longue durée seulement et ne peuvent résoudre complètement ces questions. Il est encore trop tôt pour formuler une théorie économique de la société primitive. Les investigations ethnologiques, qui d'ailleurs sont un bon complément des données archéologiques, traduisent, elles pareillement, un point de vue limité qui s'exprime entre autres par l'emploi d'un temps de courte durée et par le manque d'une perspective chronologique suffisamment profonde et continue<sup>26</sup>. Cela ne signifie toutefois pas que nous soyons enclins à renoncer aux essais d'une interprétation, ne fussent-ils que partiels.

Bien intéressant est le progrès, noté dans ce domaine au cours des dernières années, non seulement des sciences historiques mais aussi économiques et sociales. Ce progrès s'exprima le mieux dans la mise au point d'un langage commun et des formes d'échange de l'information scientifique. Il fut ainsi possible d'entamer un fructueux dialogue entre les représentants de ces disciplines, surtout dans le domaine de l'histoire économique du Moyen Age.

L'examen des plus anciennes périodes avant l'ère statistique présente des difficultés spéciales. Il nous semble qu'une des tâches particulièrement importantes des archéologues est de les surmonter.

#### NOTES

<sup>1</sup> L'article présent contient un précis très général de la thématique que renfermera un travail plus ample, en préparation par le sous-signé. La taille réduite de cet article imposa la nécessité de sélectionner les questions examinées et de les présenter en forme très raccourcie. En ces circonstances certaines simplifications devinrent inévitables; il a fallu renoncer surtout à une argumentation plus complète en ce qui concerne les questions litigieuses. Il fut également nécessaire de limiter le nombre des notes à un minimum indispensable. Je tiens à remercier vivement Monsieur le Professeur Witold Hensel pour avoir voulu vérifier cet article et pour ses indications précieuses.

<sup>2</sup> Cf. Ph. Wolff, *L'Étude des économies et des sociétés avant l'ère statistique*, dans: *L'Histoire et ses méthodes* sous la réd. de Ch. Samaran, Paris 1961, p. 847 et suiv.

<sup>3</sup> Terme introduit par F. Braudel, *Histoire et Sciences sociales. La longue durée*. «Annales E.S.C.», Vol. XIII, 1958, p. 728 et suiv.

<sup>4</sup> C. M. Cipolla, *L'Économie politique au secours de l'histoire*, «Annales E.S.C.», 1949, n° 1, p. 4 et suiv.

<sup>5</sup> Cf. H. Łowmiański, *Kryterium i początki miast, więź ze wsią i stanowisko społeczne ludności miast w Polsce wczesnośredniowiecznej* [Critère et origi-

nes des villes, liens avec les campagnes et position sociale de la population urbaine en Pologne du haut Moyen Age], dans: *Pierwsza Sesja Archeologiczna IHKM PAN*, Warszawa—Wrocław 1957, p. 356 et suiv.

<sup>6</sup> W. Hensel, *Próba periodyzacji najdawniejszych dziejów ziem polskich* [Essai d'une périodisation de la plus ancienne histoire des terres polonaises], «Sprawozdanie PMA» Vol. IV, 1951, n° 1/2, p. 33.

<sup>7</sup> E. Werth, *Grabstock, Hacke und Pflug. Versuch einer Entstehungsgeschichte des Landbaues*, Ludwigsburg 1954, p. 13 et suiv., p. 128 et suiv., p. 387 et suiv.

<sup>8</sup> Cf. E. Anati, *La civilisation du Val Camonica*, «Mondes Anciens», 1960, n° 4.

<sup>9</sup> Hensel, *op. cit.*, p. 26.

<sup>10</sup> Cf. W. Szafranski, *Skarby brązowe z epoki wspólnoty pierwotnej w Wielkopolsce* [Trésors de bronze de l'époque de la communauté primitive en Grande-Pologne], Wrocław 1955, p. 275 et suiv.

<sup>11</sup> Cf. K. Marks, *Przyczynek do krytyki ekonomii politycznej* [Contribution à la critique de l'économie politique], Warszawa 1953, p. 131 et suiv.

<sup>12</sup> Cf. H. Bechtel, *Wirtschaftsgeschichte Deutschlands von der Vorzeit bis zum Ende des Mittelalters*, 2<sup>e</sup> éd., München 1951; M. Jahn, *Gab es in der vorgeschichtlichen Zeit bereits einen Handel*, «Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig», Philolog. — hist. Klasse, Vol. XLVIII, n° 4, Berlin 1956.

<sup>13</sup> L. Krzywicki, *Ustroje społeczno-gospodarcze w okresie dzikości i barbarzyństwa* [Systèmes socio-économiques à l'époque sauvage et barbare], «Studia Socjologiczne», Warszawa 1951, p. 299.

<sup>14</sup> G. V. Childe, *L'Aube de la civilisation européenne*, Paris 1949, p. 141.

<sup>15</sup> Cf. H. Lefebvre, *Le concept de structure chez Marx*, dans: *Sens et usages du terme structure dans les sciences humaines et sociales*, La Haye 1962, p. 103 et suiv.

<sup>16</sup> F. Perroux, *Cours d'économie politique*, vol. I, p. 78 et suiv.

<sup>17</sup> Cf. A. Marchal, *Systèmes et structures économiques*, Paris 1961, p. 77 et *idem*, *L'Attitude structuraliste et le concept de structure en économie politique*, dans: *Sens et usages...*, p. 66 et suiv.

<sup>18</sup> Marchal, *op. cit.*, p. 77.

<sup>19</sup> R. Bastide, *Introduction à l'étude du mot «structure»*, *ibidem*, p. 16; cf. aussi: «Основные направления структурализма» éd. de l'Académie des Sciences l'U.R.S.S., ouvrages sous la rédaction de M. B. Гухман [M. W. Guhman] et B. Й. Ярцова [W. I. Jarcowa], Москва 1964, p. 30 et suiv.

<sup>20</sup> O. Lange, *Całość i rozwój w świetle cybernetyki* [La totalité et le développement à la lumière de la cybernétique], Warszawa 1962, p. 85.

<sup>21</sup> Cf. S. Czarnowski, *Dzieła* [Oeuvres], vol. I, Warszawa 1956, p. 20.

<sup>22</sup> S. Czarnowski, *loc. cit.*

<sup>23</sup> Lange, *op. cit.* p. 69.

<sup>24</sup> Lange, *op. cit.*, p. 83.

<sup>25</sup> Cf. W. Kula, *Teoria ekonomiczna ustroju feudalnego* [La théorie économique du système féodal], Warszawa 1962, p. 12 et suiv.

<sup>26</sup> A la différence de l'histoire employant un temps qui se caractérise par une continuité, dans un certain type de recherches sociologiques et aussi ethnologiques, cette continuité est rompue. Cf. A. Kłoskowska, *Socjologia a historia* [La sociologie et l'histoire], «Kwartalnik Historyczny», Vol. LXXI, 1964, n° 3, p. 664.